

WAOW ! Telle est la nouvelle manière dont les Français s'expriment, tout entière résumée dans cette interjection bâtardisée du « Wow ! » américain (sans A) : néant lexical proche de celui du chien et imitation du parler angloïde. Elle dit l'étonnement, voire l'admiration, souvent suivie d'un silence : celui de l'incapacité à élaborer davantage. La langue dans sa plus simple manifestation. De nos lèvres émane une novlangue racornie et sans saveur. Bref, le français dépérit et aucun médecin à son chevet. Voilà, c'est dit. Brutal constat après examen de la situation.

J'entends déjà les réactions habituelles des aveugles et des je-m'en-foutistes: Ah, encore un bassineur alarmiste doublé d'un décliniste qui râle contre les «évolutions» de la langue. Chaque nouvelle décennie sont publiés des cris de détresse sur la dérive du français. C'est encore une croisade perdue d'avance.

Et gna-gna-gna....

(...)

En 2014, le ministère de l'Éducation, soucieux de ménager les écoliers traumatisés (tu parles !) par le pointage des fautes d'orthographe dans les dictées, a proposé un nouveau type d'évaluation : compter les fautes que l'élève *ne fait pas*.

Ils sont trop forts, au ministère !

Bref, 1/ les fautes ne seront pas corrigées, ce qui maintiendra le gosse dans sa mouise et 2/ comment va-t-on compter les mots bien écrits ? Si une dictée en comporte 80, par exemple ? Eh ben, il aura 80/20 et puis voilà !

Jusqu'à présent l'expérience n'a pas été concluante : aucune amélioration.

Tu m'étonnes...

(...)

D'un côté, les barbares en herbe n'ont de valeurs que celles des marques, de l'argent facile, de la frime, bref, du matérialisme de sous-sol dans lequel les maintient la société de surconsommation qui «flashe» sur leurs écrans, matérialisme futile et clinquant qui catalyse tous les trafics et toutes les violences ; et d'un autre côté, le langage de la religion, de l'intégrisme et de la fermeture mentale, fondé sur l'ignorance et la haine du monde, auquel s'ajoute celui des armes réelles. D'un côté, les parents ont lâché leurs gosses devant la consommation vidéo et de l'autre, les pédagogprouts ont bien savonné la pente en amont... Ainsi cernés, les jeunes sont devenus des handicapés de l'expression, et dans la brèche ouverte de cette impuissance à dire s'est engouffrée la parole indigente des prêcheurs et des endoctrineurs de tous bords, avec les ravages dans les esprits que l'on connaît : le langage des égorgeurs et des Kalachnikovs.

Et parmi ces jeunes, ceux qui brillent sont traités d'«intellos» et de «juifs», comme si ces épithètes étaient péjoratives. Signe d'un inversement de valeurs peu rassurant. Malgré cela, c'est par la puissance du verbe qu'Abd Al Malik¹ est devenu un passeur entre les cités et la société « hors périphérie ».

(...)

Sur les lèvres des jeunes générations, le *très* et le *beaucoup* n'ont plus cours. Tout est *trop*. Jusqu'à la nausée.

Or, *ils ne sont pas interchangeables*. *Trop* ne peut en aucun cas se substituer à *très* ni à *beaucoup*. En effet, *trop* exprime un *dépassement de limite* et non un ordre quantitatif (sauf dans une interjection : « Ah-ah-ah, elle est vraiment trop drôle ! »)

Prenons un jeune couple après leurs ébats :

– Mon amour, c'était *trop* bon. J'ai *trop* joui.

¹ Auteur de *Qu'Allah bénisse la France !* et *Le dernier Français*.

Et le chéri, essoufflé, répond :

– Okay, j'en ferai moins la prochaine fois.

En effet, si Madame a trouvé ça *trop* bon et qu'elle a *trop* joui, c'est en réalité un reproche : il va falloir réduire la voilure la prochaine fois. Se contenter d'offrir un demi-orgasme.

En conséquence de quoi Madame, restée sur sa faim, risque de lâcher :

– Bof, t'as *trop pas* assuré...

Tandis que si Madame avait parlé en français cohérent... :

– Mon amour, c'était *très* bon. J'ai *beaucoup* joui.

Là, tout le monde était content !

(...)

Dans l'école de commerce où je travaille, mes collègues ne mentionnent jamais un *problème*, mais une *problématique*, ni un *thème*, mais une *thématique*. Si je leur demandais de définir ce qu'est une «problématique» ou une «thématique», ils en viendraient à s'apercevoir que dans 80% des cas ils parlent du *problème* et du *thème/sujet* et non d'une quelconque «problématique», et encore moins d'une «thématique». La raison est toute simple : «thématique» n'est en aucun cas un substantif mais un adjectif. Quant à «problématique», c'est également un adjectif et, en tant que nom, désigne *l'ensemble des problèmes abordés dans une science donnée*.

Si je cède à cette manie des grands mots mal employés, une robe est donc désormais appelée une «robotique» et une conne une «connectique», non?

Bref, la langue est envahie par les tiques.

(...)

Quand une femme se trouve un jules bien membré elle peut lâcher : « Je me suis dégoté un mec avec poutre apparente. » ; et le jour où naîtra le bébé résultant de cette rencontre, elle n'accouchera pas, elle « dépotera le gluant » ; quand on est ivre-mort et qu'on va se coucher, on « prend son lit en marche » ; si quelqu'un a une haleine à assommer un bœuf, il « refoule du goulot » ; quand on est surpris brutalement au point de faire un arrêt cardiaque, on peut souffler : « T'as failli m'arrêter la pendule ! » ; lorsqu'il n'y a plus d'intimité physique dans un couple on dit qu'il « dort à l'hôtel du Cul Tourné ». Belle métaphore. Ainsi que celle qui désigne le cimetière comme «Boulevard des Allongés».

Quand quelqu'un se met en rogne il peut lâcher : « Ah, ça me fait sauter le couvercle ! » ; quand on décroche de la conversation : « Attends, j'suis descendu en marche ! » ; si quelqu'un touille une bouffe immonde et que ça vous dégoûte : « Beurk, ce truc que t'es en train de choutrouiller, ça m'débeurzille ! » ; si vous transpirez dans votre caleçon vous pouvez avouer : « J'ai le papier qui colle aux bonbons. »

Classe !

(...)

Si vous *boostez* vos ventes, vous n'emploierez plus le verbe *stimuler*. Écoutez les gens parler autour de vous. Plus personne ne dit *stimuler*. Voilà un mot qui s'éteint.

Ce mot, «booster», est à pulvériser à la mitrailleuse ! Il a contaminé tous les Français à une vitesse étourdissante, aux dépens de tous les termes de notre langue que nous devrions utiliser pour en illustrer la diversité, cette diversité que tout le monde prétend défendre à l'ère de la tolérance et de l'ouverture d'esprit... Hum-hum ! Mais dans notre bouche, c'est l'inverse qui se produit : la variété a laissé place à un monopole, la dictature d'un seul verbe importé et bricolé : «booster». En science environnementale on sait que lorsqu'une seule espèce éradique toutes les autres, c'est la fin d'un système. Il en

est de même pour la science des langues : quand l'une chasse l'autre, l'autre meurt, menaçant l'ensemble.

Les pragmatiques rétorqueront « Tant mieux, une seule langue mondiale simplifiera enfin la communication sur une planète devenue un village économique. On espérait ça depuis la Tour de Babel. » Ce en quoi ils se fourrent le médius dans l'œil. C'est l'extinction des cultures qui est en jeu avec le règne d'une seule langue.

À la place de «booster», on a une tripotée de lexies bien plus précises pour chaque situation : *accentuer, accroître, activer, amplifier, augmenter, aviver, développer, dynamiser, fouetter, hausser, inciter, intensifier, multiplier, promouvoir, propulser, pousser, relever, stimuler ...*

Alors, «booster», on s'en branlote.

À l'instar de Jeanne-d'Arc, boostons l'anglais hors de France !

(...)

Si les anglophones se mettaient à truffer leurs phrases de français, comme nous le faisons avec les anglicismes, voici l'effet miroir que cela produirait :

« I *verifiated* my *courriers*. I got your *rapport* of *procédés*. You have *boured* to finish it ! Can you also *transmettrate* the *liste* that you have *telecharged* ? »

ou

« I met a *gens* : the movie *étoile* J.D.! The *rumeur* ran that he was doing his *retour* on stage after his last film. He had an *air propre*. He is really *frais* ! »

Ils se vautreraient en pleine bouffonnerie, non ?

Eh bien, tendez un peu l'oreille, lisez autour de vous : cette bouffonnerie verbale, les Français la pratiquent à longueur de journée.

C'est « l'anglomerdique ».

(...)

Traduisons ce que disent les Français dans cet anglomerdique :

« Le people n'est pas toujours glamour » = «Le gens n'est pas toujours éclat» ou encore : « Le people portait un sweat pour faire du running. » = « Le gens portait un sueur pour faire du courir. »

Les Français ont-ils la moindre idée de ce qui sort de leur bouche ?

Voilà un pluriel (*people*) utilisé comme singulier et prononcé *pipole* ou *pipeul*. Incompréhensible pour un Anglais. Détail : *people* désigne les gens communs, vous et moi... Son acception élargie aux célébrités vient du magazine américain *People*, un torchon semblable à *Voici* et *Gala*. Chaque fois que j'entends un Français dire *pipol*, j'ai honte pour lui.

(...)

Quant à Boulanger, il nous vend « La happy technologie ». Pourquoi «happy»? Nobody knows. Surtout quand on sait que la technologie en question, soumise à l'obsolescence programmée, est conçue pour vous claquer entre les doigts dans 4 ans, et rendre happy ceux qui la fabriquent et la vendent mais pas ceux qui l'achètent ! Au fond, la happy technologie n'est pas là pour faire des happy clients... Pas grave, pour être happy on ira chez Campanile, qui nous fourgue « La happy garantie ». Et on se bourrera de Haribo, qui nous vend sa « Happy' life » – avec une putain d'apostrophe. Ou on ira à la « Happy Pharmacie » de Gujan-Mestras... Les happy enseignes fleurissent partout. Dieu, que les Français sont happy !

(...)

Alors, tout cette couche de porridge anglais, de ketchup-mayo américain étalés sur notre langue, why-why-why ?

Parce que depuis 1945 notre imaginaire reste américain ?
Parce que le capitalisme libéral a imposé un paradigme culturel ?
Parce que nous avons honte de passer pour ce que nous sommes – français ?
Parce que nous sommes trop mous pour soutenir notre mode de communication fondamental ?
Parce que nous ne savons pas inventer de nouveaux mots ?
Parce qu'on a figé le français au 19^e siècle quand on a éradiqué les patois ? Ces multiples langues régionales pourtant si riches en vocabulaire pétillant !

Je pense à l'économiste John M. Keynes qui, dès 1930, expliquait que la prospérité viendrait aux nations aptes à préserver leur art de vivre, à le cultiver et à ne pas se vendre au seul prétexte de subvenir à leurs besoins.
C'est fucking raté !

(...)

Jean-Paul Nerrière et Charles Odgen, spécialistes de l'ACI, indiquent que l'anglais comporte plus de 600 000 lexies. Un anglophone confirmé en possède plus de 10000. Le «globishophone» en maîtrise royalement... 850 sur les 1500 courantes. Tout cadre d'entreprise, avec son costume bien taillé, son smartphone bien connecté, son *globish* bien répété, est en fait un bon bourrin du système K², dont la finalité n'est pas de stimuler la communication entre les hommes : elle est de stimuler l'efficacité économique avec un outil verbal des plus rudimentaires, mais avec des techniques commerciales qui, elles, sont très très très aiguisées !

(...)

Pourquoi, mais pourquoi cette auto-colonisation par le langage – ou plutôt cette complaisance envers un modèle que l'on ne se prive pas de critiquer par ailleurs ? Pourquoi ce complexe d'infériorité de l'idiome national au point de se poser en « petits nègres » imitateurs du Grand Guide anglo-américain ? En quoi l'anglais, chez nous, profite-t-il aux consommateurs ? Sert-il les seules prétentions de ses promoteurs commerciaux, médiatiques et institutionnels ? En d'autres termes, pourquoi chez nous seul l'anglais serait-il vendeur ?

La vérité, c'est qu'on se fait embabouiner !

(...)

Outre cela, il suffit de voir les files d'attente pour les *blockbusters* (waow !), les foules compactes aux caisses des McDonald's (devenez obèses !), les chiffres faramineux de Coca-Cola, les fringues, toutes estampillées de marques anglos – les *fashion-victims* (waow !) qui poireautent en file devant Abercrombie & Fitch aux Champs-Élysées en témoignent –, les cultures télé-jeux-musique-Internet imbibées de concepts américains (violence et mièvrerie enrobées dans le même kitsch).

Aucune magie dans tout cela, si ce n'est l'habileté à nous vendre un mode de vie et de pensée, avec l'appui du *neuro-marketing* (waow !) dont personne ne semble s'inquiéter.

(...)

C'est le journaliste américain Robert Lane Greene qui apporte de l'eau à mon moulin dans les pages de *More Intelligent Life*, un magazine de *The Economist*. En effet, il affirme que le français ne fait pas minable figure dans le paysage linguistique mondial et

² K= capital.

qu'il y a toute sa place. Selon lui, le français est «*beaucoup moins limité que ce que la plupart des gens pensent*». Il ajoute que le monde ne doit pas se restreindre à l'anglais, mais au contraire apprendre nombre d'autres langues afin d'élargir notre vue sur la variété des cultures et favoriser les échanges économiques. Émanation de *The Economist* pour le moins surprenante.

Ça alors, l'anglais ne serait pas le seul vecteur de la mondialisation?

Good news.

Il n'y a que des attardés comme David Cameron pour inciter les Britanniques à délaisser le français et l'allemand au profit du chinois... pendant que les entreprises anglaises engagent des *multilingues de préférence aux unilingues anglophones* !

Ça alors, l'anglais ne serait-il plus un avantage absolu dans le beau monde du commerce?

Good news.

(...)

L'américain « grand public » est au plus mal. Mal parlé, mal écrit, constamment trahi par les Américains eux-mêmes.

Bref, trop «niké» lui aussi !

Pas compliqué, tu traverses l'Atlantique, et là, tu as besoin de 6 «expressions» : *Hi ! Yeah ! Okay ! Y'know... Like... I mean...*

Exemple d'entretien avec des jeunes musiciens : “*It's like, y'know, cool to be... like...the first on stage, and y'know we're kinda like always on the move, y'know, like... 'cause we believe like we're lucky to have this opportunity, y'know, it's real cool...*”

On atteint là des sommets de brillance orale à la taille de la nation.

Des énormités sont devenues la norme : *Thats* et *its* au lieu de *that's* et *it's* ; Question : “How are you ?” Réponse : “I'm good !” (au lieu de *well* ou *fine*) ; “We do like we said” (au lieu de *as we said*) ; “There's children here.” (au lieu de *There are*) ; “Is it broke ?” (au lieu de *broken – broke* signifiant «fauché») ; “Problem is... Fact is...” : même plus d'articles ; “We're talking politics.” : même plus de préposition ; “You been long. You a doctor ?”, “How you doin' ?” : même plus de verbes.

À chier.

(...)

Là où nous aurions besoin de garde-fous pour contenir la déliquescence de notre langue, on nous impose une police de la pensée qui veille à ce que nous nous exprimions selon la nouvelle norme politiquement correcte. On se goure de censure ! Et on oublie par ailleurs que le français est une langue scientifique, économique, artistique, intellectuelle, politique propre à servir la modernité, et qu'elle n'a pas besoin de se prosterner devant l'anglais tout-puissant.

Ah certes, nombre de Français visitent les multiples salons du livre, font des concours de littérature, s'agacent des «fautes» lues, râlent contre les termes anglais qui grouillent...

Mais, franchement, la majorité s'en tape !